

poor unoffending Swiss been guilty of, when their Country was first overwhelmed and ruined by the invading Army of France? What Alliance led to their invasion of Italy? But if France has gained nothing by the Alliance of Great Britain with any other Power, she has unfortunately gained much by the success of her own intrigues—and she has gained much, not because we were not true to our Allies; but because in many instances which we could state, our Allies were not true to themselves.

The French people we are told finally, are to remain "*with the Helmet on their head, and the lance in their hand.*" The people of the British Empire, then must remain in the same attitude, determined to resist, to the utmost, every attack upon their honor and their essential interests; by force of arms if they are driven to that extremity; but equally determined to adopt every measure, by which they can preserve these objects in peace. The King's Ministers will be moderate, but firm. They must, at the same time, recollect how much the relative situation of France with this Country is changed since the signature of the Treaty of Amiens; but if any compromise can be made with respect to the conquest, we still retain, reserving to us even less than our just demands, we trust they will be disposed to evince their moderation, by accepting such a compromise rather than have recourse to the dreadful alternative of War.

---

*Lettre de Christophe Colomb à Ferdinand, Roi d'Aragon, et à Isabelle, Reine de Castille.*

SIRE,

Diego Mandès, et les papiers publics que je lui remets, apprendront à votre Majesté quelles riches mines d'or j'ai découvertes à Veragua, et

comment je me proposois de laisser mon frère à la rivière Berlin, si les volontés du ciel et les plus grands infortuns du monde ne m'en eussent empêché. Il suffit, au reste, que votre majesté et ses successeurs recueillent la gloire et les avantages du tout, que la découverte s'achève, et que les premiers établissemens se fassent par quelqu'un plus heureux que l'infortuné Colomb. Si Dieu m'est assez favorable pour le conduire en Espagne, il fera sans doute comprendre à la reine, ma maîtresse, ainsi qu'à votre majesté, que ce ne sera pas seulement ici un fort ou un château, mais la découverte d'un monde de sujets, de terres et de richesses, plus grand que l'imagination la plus vaste n'aurait pu se le figurer, où que l'avarice elle-même n'aurait pu le désirer. Mais ni le papier, ni la langue d'aucun mortel ne pourront jamais vous exprimer l'angoisse et les afflictions de mon corps et de mon âme, ni vous peindre la misère et les dangers de mon fils, de mon frère et de mes amis. Depuis plus de dix mois, nous sommes ici logés à découvert sur les ponts de nos vaisseaux, échoués sur la côte, ceux de mon équipage qui sont demeurés sains, se sont mutinés sous Péras de Séville; et mes amis, ceux qui me sont restés fidèles, sont malades ou morts. Nous avons détruit les provisions des Indiens de manière qu'ils nous abandonnent, et que probablement nous périrons de faim. Tous ces malheurs sont augmentés par tant de circonstances qui les aggravent, qu'ils m'ont rendu le plus déplorable objet d'infortune que le monde puisse jamais voir; comme si le mécontentement du ciel secondoit l'envie de l'Espagne, et qu'il voulût punir comme des crimes, des entreprises et des services militaires.

Ciel, et vous, saints qui l'habitez, que le roi, don Ferdinand, et mon illustre maîtresse, donna Isabelle, sachent que mon zèle pour leur service et leurs intérêts m'ont rendu le plus